

Le Destin de Marie

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Pré d'Anna

Le Secret de Miette

Le Temps des aubépines

Le Valet de pique

Marie de Palet

Le Destin de Marie



© Centre France Livres SAS, 2019.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0331-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Elle avait quitté ses sabots pour ne pas faire de bruit : elle était sûre de les surprendre... Il y avait une ou deux semaines qu'elle les guettait et elle n'avait pas réussi à les prendre sur le fait. Ils s'étaient doutés de quelque chose et, quand elle était arrivée dans le débarras, elle n'avait trouvé qu'Étienne occupé à aiguiser une hache... Il avait été étonné de la voir, lui avait souri d'une façon toute naturelle et lui avait demandé : « Qu'est-ce que tu viens chercher ? », d'un ton si ironique qu'immédiatement elle avait eu des soupçons.

Cette dévergondée de Marie devait être cachée dans quelque coin et elle regrettait, aujourd'hui, de ne pas avoir fouillé le débarras. Elle l'aurait sûrement dénichée... Mais, maintenant, elle ne ferait pas la même bêtise... Au diable la timidité, elle était dans son droit ; elle rentrerait et on verrait ce qu'on verrait...

Le débarras était la vieille maison de la famille Massin, abandonnée depuis une centaine d'années pour la grande demeure que

le patriarche avait fait bâtir. Mieux exposée et plus fonctionnelle aussi, elle était toujours la résidence actuelle de la famille et elle, Léonie, y était arrivée voilà plus de vingt ans, au bras d'Étienne, toute jeune mariée. Bien accueillie par Casimir et Eugénie que tout le monde appelait Junie, les parents d'Étienne, leur fils unique. C'était le temps du bonheur. Étienne était très amoureux, les affaires marchaient bien et Léonie s'entendait à merveille avec sa belle-mère. Mais les années avaient passé sans que s'annonce la moindre naissance. La guerre était survenue ; Étienne en était sorti indemne. Léonie l'avait remplacé de son mieux. Pour les aider, ils avaient obtenu cette Marie Lavigne qui, à douze ans, était placée par les bureaux de l'Assistance publique. Au début, ils n'avaient pas eu à s'en plaindre ; elle était vaillante, obéissante et faisait très bien son travail. Le drame était qu'en devenant jeune fille elle était devenue ravissante et cela n'avait pas échappé à Étienne dès son retour de la guerre... Tout d'abord, Léonie ne s'était aperçue de rien, mais les regards appuyés de son mari, quand il ne se croyait pas observé, lui avaient

mis la puce à l'oreille, et l'air radieux de Marie montrait qu'elle était amoureuse. En montant une surveillance discrète, Léonie avait compris qu'il y avait quelque chose entre eux et elle avait décidé de les surprendre et de leur faire honte afin qu'ils cessent ce jeu qui la faisait souffrir.

Le débarras se situait au fond de la cour de la ferme. Il fallait monter un escalier pour arriver à un balcon face à une vieille porte qui tenait encore debout par miracle. Si Étienne et Marie s'y trouvaient comme elle le pensait, elle examinerait le moindre coin et Marie ne pourrait pas s'échapper, il n'y avait pas d'autre sortie. Léonie voulait les mettre face à leur faute, leur faire honte et les obliger à se séparer, sinon Marie serait mise à la porte et l'Assistance informée de sa conduite. La menace était grave car la jeune fille serait alors dans l'impossibilité de trouver du travail. Elle serait condamnée à la mendicité. Cela importait peu à Léonie ; une fois Marie disparue, elle se sentait forte pour récupérer Étienne car elle connaissait le caractère indolent de son mari et sa sainte horreur des complications... En attendant, à pas de loup, elle était arrivée à la porte du débarras.

Celle-ci était entrouverte, preuve qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Elle s'arrêta un moment pour écouter d'éventuels bruits, mais rien. Le débarras paraissait vide. D'un coup sec, elle ouvrit la porte et resta sans voix : dans le coin le plus éloigné, dans la semi-pénombre, deux corps étaient étendus... Au bruit que fit Léonie, Étienne se leva, rajusta son pantalon tandis que Marie, échevelée, rouge comme un coquelicot, se levait à son tour et essayait de gagner la porte que Léonie gardait farouchement. Un silence de mort succéda à leur surprise. Étienne s'avança vers sa femme en disant :

— Léonie, ce n'est pas ce que tu crois...

— Et qu'est-ce qu'il me faut croire, à ton avis ? répondit-elle, acerbe. Vous enfiez des perles ?

— C'est... C'est juste...

Étienne s'empêtrait et ne savait comment expliquer. C'était tellement difficile : il aimait toujours sa femme, mais Marie était si fraîche, si tentante alors que Léonie portait déjà les stigmates de la femme mûre...

— Toi, dehors ! fit-elle en indiquant la porte à Marie. On réglera cette histoire plus tard.

— Qu'est-ce que vous voulez, répondit la jeune fille, on s'aime et...

— Dehors, je t'ai dit !

Elle s'approcha de Marie les yeux si étincelants que celle-ci prit peur et se hâta vers la porte. Léonie la poursuivit jusqu'au balcon et la poussa rudement. Marie dévala l'escalier en poussant un cri de terreur et atterrit dans la cour où elle ne bougea plus.

— Tu l'as tuée ! s'écria Étienne qui avait suivi les deux femmes.

Il se précipita et Léonie le suivit. En les voyant approcher, Marie essaya de se lever mais ne put bouger sa jambe et retomba au sol en sanglotant.

— Ma jambe, cria-t-elle, ma jambe !

De sa main droite, elle palpait sa cheville gauche qui commençait déjà à enfler.

— Ça n'est rien, ne put s'empêcher de dire Léonie, des filles comme toi ne craignent pas une petite foulure.

— Léonie ! gronda Étienne tout en aidant Marie à se relever.

La jeune fille ne tenait debout qu'appuyée sur Étienne et par un effort surhumain. Étienne

la soutenant, ils se dirigèrent vers la maison suivis par Léonie dont la colère commençait à retomber. Ils s'arrêtèrent sous le hangar et Marie s'assit sur le tronc où l'on fendait le bois. Elle était très pâle mais ne pleurait plus.

— Que va-t-on dire à vos parents ? fit-elle en s'adressant à Étienne.

Il haussa les épaules, et Léonie répondit sans conviction :

— Tu es tombée en allant au débarras.

— Il faut aller chercher le rebouteux, dit Étienne. Elle ne peut pas rester comme ça...

— C'est de sa faute aussi. Traînée, va !

Elle hésita un moment, puis ajouta :

— Il va falloir la soigner et la dorloter comme si elle était la fille de la maison...

Étienne et Marie lui lancèrent un regard qui lui fit baisser les yeux, mais ne répondirent pas.

— Rentre à la maison, reprit Léonie, moi, je la ramènerai.

— Non ! cria Marie.

— Tu veux lui faire encore plus de mal ? intervint Étienne.

— Non, je m'occuperai correctement d'elle. Tu veux que cette histoire s'ébruite ?... Je ne la

tuerai pas, ta précieuse Marie, mais, quand elle sera guérie, elle quittera la maison.

— Et j'irai où ? demanda l'intéressée.

— Ça n'est pas notre problème. Tu n'avais qu'à te conduire correctement.

Marie se remit à pleurer en regardant Étienne disparaître en direction de la maison. Léonie aussi le suivit des yeux et, se tournant vers la jeune fille, s'exclama :

— Tu n'as pas honte de ce que tu as fait ?... On te considérerait presque comme la fille de la maison et voilà comment tu nous remercies !

— C'est pas ma faute. C'est Étienne qui...

— Ne mens pas ! Et même si c'était vrai : les hommes c'est fait pour demander, les filles pour refuser. Allez, viens, maintenant on va marcher jusqu'à la maison.

— Vous m'aidez ?

— Comment veux-tu y aller seule ? J'y suis bien obligée...

Marie se leva péniblement et, s'appuyant sur Léonie et sur sa jambe valide, parvint à faire quelques pas. Elle serrait les dents et la sueur perlait sur son front. Avant d'arriver à la porte, elle gémit :

— J'ai mal...

— Accepte le mal comme une pénitence, ce n'est que justice.

— Vous êtes dure !

— Tu oublies qu'Étienne est mon mari !

Elles se turent et continuèrent à avancer. En arrivant à la porte, Eugénie s'approcha et s'écria :

— Mais qu'est-il arrivé ?

Étienne se précipita comme s'il était aussi étonné que sa mère et aida Marie à s'asseoir sur une chaise.

— Elle est tombée, fit Léonie, elle doit avoir quelque chose de cassé. Il faudrait aller chercher le rebouteux...

— Je vais y aller, proposa Étienne.

— Ma pauvre fille, comme tu t'es arrangée ! fit Eugénie. Mais tu as aussi une plaie à la tête, regarde, ça saigne...

Personne ne s'en était aperçu. Marie y porta la main et la retira pleine de sang. La vieille femme alla chercher du coton et de l'eau oxygénée et entreprit de nettoyer la plaie.

— Tu es tombée où pour te faire si mal ? interrogea Eugénie.

— J'étais au débarras et j'ai roulé les escaliers.

— À ton âge ! Tu es vraiment empotée... Si tu étais vieille comme moi, je ne dis pas, mais...

La vieille femme s'arrêta, regarda Marie d'un drôle d'air, puis son regard se porta sur sa belle-fille. Elle nota sa pâleur mais ne dit rien. Elle se mit à soigner la blessure de Marie. Ce n'était qu'une égratignure.

— Ce n'est pas grave ; dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Pour ta jambe, c'est autre chose...

— Elle ne sera plus capable de travailler, fit Léonie d'un ton acerbe. Il faudra même la soigner.

— On peut bien le faire, riposta sa belle-mère en jetant un regard à sa bru.

Celle-ci, les lèvres serrées, regardait fixement la jeune fille qui baissait la tête sans rien dire. Junie, qui n'avait pas manqué de remarquer l'attirance que Marie exerçait sur son fils, comprit qu'il s'était passé quelque chose et se promit d'interroger sa belle-fille quand elles seraient seules. Léonie sortit de la pièce, laissant Marie et Eugénie face à face.

— Que s'est-il passé exactement ? demanda la vieille femme.

Marie, la tête toujours baissée, ne répondit pas.

— Léonie vous a surpris, toi et Étienne ? C'est ça ?

Toujours pas de réponse.

— Mais enfin, ma pauvre fille, comment as-tu pu céder à un homme qui pourrait être ton père ? Nous t'avons toujours considérée comme la fille de la maison et voilà que tu as tout gâché !

Marie se mit à pleurer, silencieuse, les yeux fixés sur les pavés du sol.

— Qu'allons-nous faire de toi, maintenant ?

En entendant ces mots, Marie releva la tête et jeta un regard apeuré sur sa patronne.

— Eh oui, ma pauvre fille, tu ne peux plus rester ici.

— Pourquoi ?

— Naïve, va !... Tu crois que Léonie acceptera la présence d'une rivale dans la maison et...

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Ma fille, il fallait y penser avant. Je me charge de faire la morale à Étienne. Il n'aurait